

La bataille de Sempach [fin]

Autor(en): **Cérenville, B. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **59 (1914)**

Heft 6

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La bataille de Sempach.

(*Fin.*)

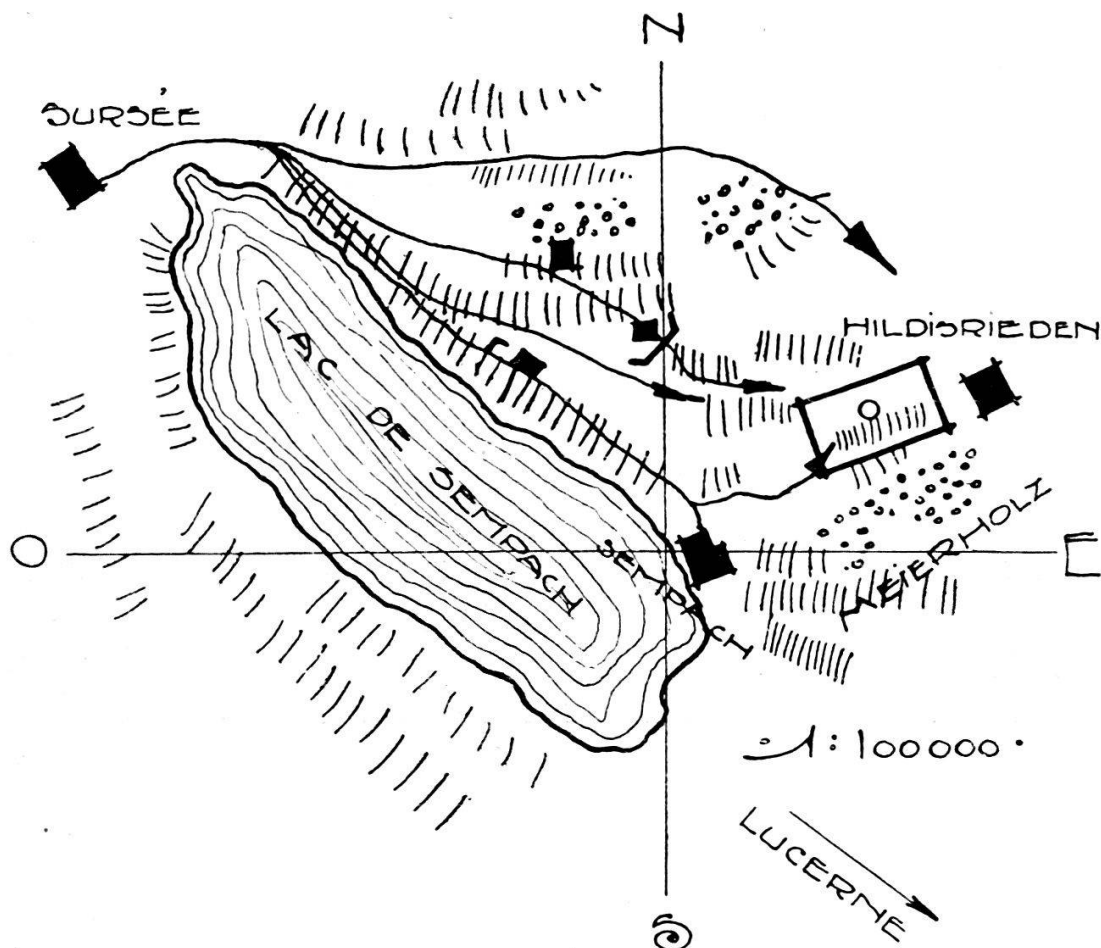
Dans les derniers jours de juin, Léopold quitta Brugg, suivi d'un train considérable. Il avait pris avec lui de quoi charmer les loisirs de la campagne, notamment son fou et ses fanfares, dont il était grand amateur. Remontant le cours de l'Aar, il se dirigea d'abord sur Zofingue. Puis, en une colonne, il marcha sur la petite cité de Willisau, aujourd'hui lucernoise, à cette époque dépendante de l'Autriche, mais que les Habsbourg avaient remise en fief à la dame de Valangin. Il se fit remettre les clefs de la ville ; cette circonstance déterminait les Bernois, à qui les gens de Willisau étaient reliés par un traité de combourgeoisie, à sortir de leur inaction, mais trop tard pour intervenir efficacement.

Léopold demeura une semaine à Willisau. Des raisons de santé ne semblent pas avoir été étrangères à cet arrêt des opérations. Il était malade, rhumatisant, et depuis quelques jours avait abandonné la direction de l'armée aux officiers supérieurs. Le dimanche 8 juillet, après avoir laissé derrière lui un nouveau corps d'observation pour suivre les mouvements des Bernois et Soleurois, il se remit en route et fit son entrée dans sa fidèle ville de Sursee, à grand éclat. Son armée, forte maintenant de 5 à 6000 hommes, se déversa sur la ville et les villages des alentours ¹. Le lendemain, 9 juillet, elle reprit aux premières heures du jour sa marche sur Lucerne par la rive droite du lac de Sempach. La lourdeur des équipages, la

¹ Rappelons qu'au début des hostilités l'armée du duc était forte de 10 000 hommes. Le corps de Bonstetten, détaché sur Baden, comptait 3000 hommes. Le corps d'observation de Willisau n'avait certainement pas moins de 1500 hommes. Restaient donc 5 à 6000 hommes pour exécuter la marche sur Lucerne.

nécessité d'avancer aussi rapidement que possible pour rattraper le temps perdu à Willisau, le terrain accidenté avait engagé ses chefs à la fractionner en trois colonnes.

Un fort parti de cavalerie, formant avant-garde, longeait immédiatement les rives du lac. Commandé par le chevalier



Rutschmann de Rinach il se dirigeait sur Sempach, cité rebelle, devant laquelle il importait de faire au moins, en passant, une démonstration.

Puis venait le corps principal, divisé lui-même en deux détachements qui s'avançaient à mi-côte, par deux chemins à peu près parallèles. Sa direction générale de marche est marquée approximativement par les localités de Vogelsang, Hundgellen et Kirchbühl (carte au 1/100 000). Il était sous les ordres du prévôt Jean de Ochsenstein, bailli autrichien en Alsace, chef de l'armée, accompagné du duc Léopold en personne.

Plus à l'Est, enfin, un troisième corps, colonne de gauche,

constituée en arrière-garde ou réserve et conduite par Reinhard de Wehingen, avait pour mission de gagner les hauteurs qui séparent le lac de Sempach de celui de Baldegg, et de marcher sur Hildisrieden.

Suivons maintenant le corps principal, dont la longue colonne serpente lentement à travers le terrain coupé et boisé ; les chevaliers d'abord, puis les gens de pied, puis les chars de fourrages, de tentes et de vivres, et enfin les 200 hommes chargés spécialement de détruire les moissons de l'ennemi et d'emmener son bétail.

Considérons, en marchant, le gracieux paysage où va se jouer un drame historique et qu'enveloppe la lumière d'une brûlante journée d'été. Sans hâte, les collines bleues, garnies de pâturages, de vergers et de bois, descendent vers les grèves de roseaux entre lesquelles le petit lac allonge doucement ses eaux couleur de perle.

Au Sud, le Righi, le Pilate et les Alpes de la Suisse primitive émergent radieusement à l'horizon, sur leurs assises puissantes et régulières.

Aux extrémités du lac on distingue deux taches blanches. L'une est Sursee, que nous venons de quitter ; l'autre est Sempach, minuscule cité qui enclôt son unique rue dans une enceinte de tours et de remparts. Les bourgeois veillent anxieusement sur le chemin de ronde, attendant l'heure décisive qui va se jouer pour eux. Tout à l'heure, ils apercevront au loin un ruban mobile hérissé de lances : l'avant-garde autrichienne qui s'arrêtera non loin de leurs murailles, à portée de la voix. C'est en vain que l'ennemi, par des appels railleurs, cherchera à les provoquer à une sortie qui leur serait fatale. Ils résistent à ces dangereuses suggestions. Bientôt, et sans comprendre évidemment le but de cette manœuvre, ils verront les chevaliers descendre de leurs coursiers laissés aux mains des valets, et gagner à pied le chemin creux qui, à l'Est, monte vers Hildisrieden.

Cependant, au corps principal, les événements semblent justifier les prévisions des chefs. A Kirchbühl, la tête de la colonne emporte une barricade élevée en travers du chemin et défendue par une faible troupe isolée, qui se retire promp-

tement. Selon toute apparence, les Autrichiens ne rencontreront pas d'obstacle plus sérieux dans leur marche sur Lucerne.

L'armée continue sa route. Un peu avant midi, elle débouche à l'Est de Sempach, sur un pâturage clos aux trois quarts de forêts et dominé par les collines que couronne le village de Hildisrieden ¹.

Embrassons du regard cette terrasse accidentée et qui n'a pas plus d'un kilomètre et demi de long sur un kilomètre et demi de large. Du Nord au Sud, le terrain monte jusqu'à un renflement, d'où il redescend, formant un glacis de 400 mètres, jusqu'à un bois appelé le Meierholz, dont la muraille sombre ferme l'horizon au Sud. A l'Ouest, un pli boisé cache la ville de Sempach, qu'on atteint en une demi-heure, par une route en pente.

Arrêtons-nous ici, car l'armée autrichienne n'ira pas plus avant.

Le soleil monte dans le ciel, la chaleur se fait accablante. Le moment est venu de laisser reposer les hommes et souffler les chevaux.

Mais que se passe-t-il ? Pourquoi cet émoi subit au moment de la halte projetée ? Pourquoi les chefs se portent-ils sur la crête et se concertent-ils ? Et là-bas, quels sont ces hommes dont on voit briller les armes dans l'ombre des sapins et dont on entend distinctement les voix ?

Surprise ! C'est l'ennemi, qu'on n'attendait pas. Sur le plateau étroit où se dresse aujourd'hui la chapelle de Sempach, deux armées sont en face l'une de l'autre, également interdites, également étonnées de leur brusque rencontre.

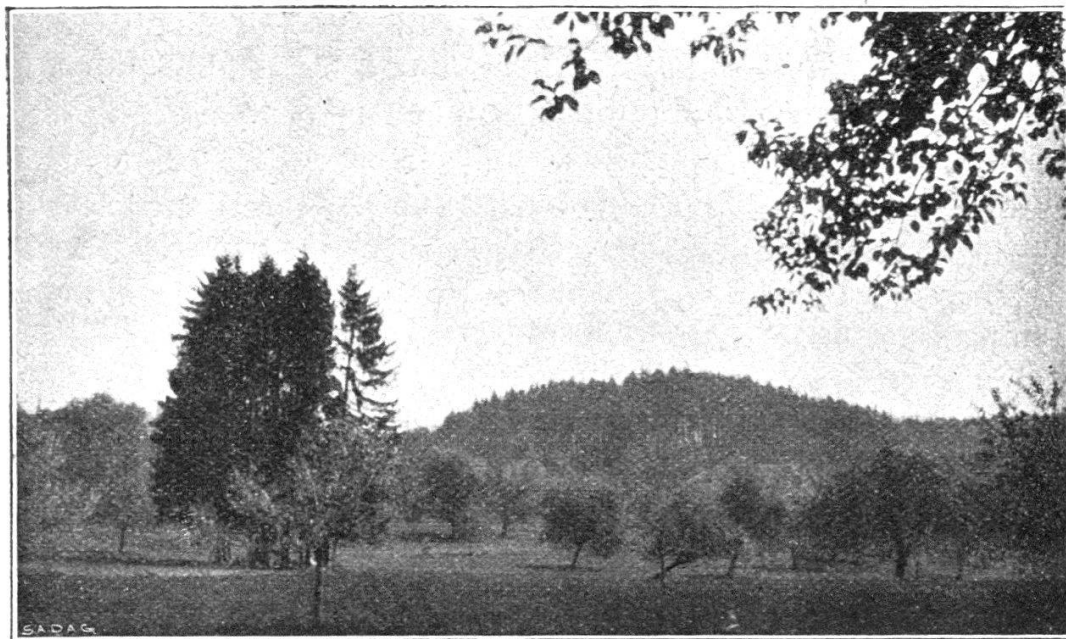
III

Revenons aux Confédérés que nous avons laissés sous les murs de Zurich. Tandis que Léopold se lançait dans la direction de Lucerne, sans avoir de renseignements sur son adversaire, les Suisses, informés par leurs espions des mouvements des Autrichiens, prenaient en hâte de nouvelles dispositions.

¹ Le plateau, où s'élève la chapelle commémorative, est, à l'heure actuelle, garni pour une bonne part de vergers. Mais il faut se souvenir que le sol était beaucoup moins cultivé au xiv^e siècle qu'aujourd'hui.

Abandonnant aux Zuricois le soin de protéger leur cité, les contingents des petits cantons et de Lucerne quittaient, le 7 juillet, les bords de la Limmat, passaient l'Albis et, par une marche parallèle à celle du duc, cherchaient à couvrir les points directement menacés.

Le 8 juillet, ils étaient arrêtés entre Lucerne et Sempach.



Le champ de bataille de Sempach.
Sous le bosquet des grands sapins, la pierre de Winkelried.
Au fond, le Meierholz.

Leur troupe n'était pas nombreuse, mais composée d'une élite vaillante et résolue. Son caractère distinctif était la souplesse et la mobilité. Les petites cuirasses légères, les épées courtes, les haches, les coutelas, contrastaient avec le pesant équipement de l'adversaire. Les Suisses portaient sur l'épaule leur arme redoutable et traditionnelle, la hallebarde. Ils étaient commandés par les magistrats et les chefs de chaque communauté : les Lucernois par l'avoyer Peter de Gundoldingen, les Uranais par le landamman Konrad de Frauen, les Schwyzois par Gilg d'Engisberg, ceux de l'Obwald et du Nidwald par Siegrist de Diesselbach et Hans Spilmatter. Les détachements de Zoug, de Weggis, de l'Entlibuch, ainsi qu'une troupe de mercenaires allemands recrutés par les Lucernois pour les

besoins de la guerre, complétaient cette petite armée, dont le nombre ne dépassait pas 1500 hommes.

Le 9 juillet, les Confédérés se mirent en route, dans le courant de la matinée, et marchèrent sur Sempach. Leur idée était-elle de surprendre le duc à Sursee ? Quels étaient leurs renseignements sur l'ennemi ? Quelle direction se préparaient-ils à suivre au moment où, s'avancant dans le terrain, ils atteignirent le bois de Meierholz ? On ne le perçoit pas clairement.

Un fait paraît certain, c'est qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer aussi promptement leur ennemi.

Des deux côtés, maintenant, on s'observait, on cherchait à déterminer l'effectif de l'adversaire ; on délibérait sur la résolution à prendre.

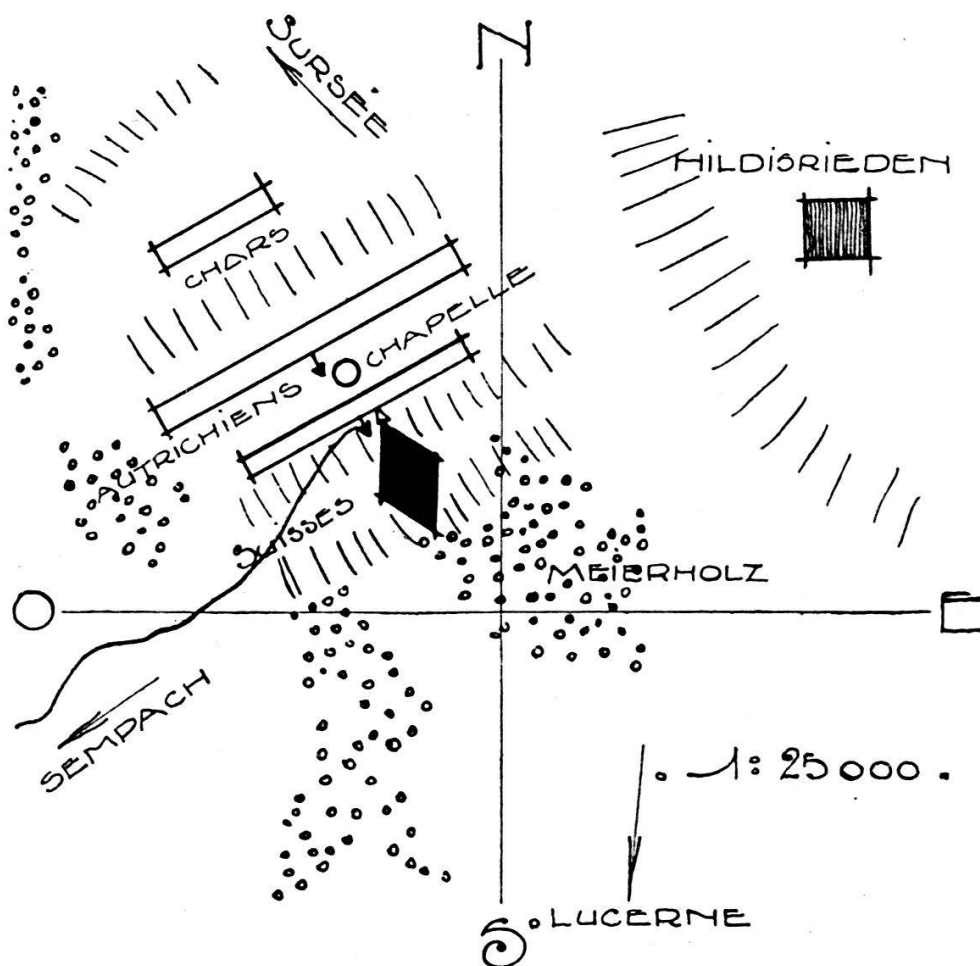
Du côté autrichien, la décision ne se fit pas attendre longtemps. Le coup de main sur Lucerne était désormais impossible. Dans ces conditions, deux alternatives se présentaient au duc : se retirer dans la ville solidement fortifiée de Sursee et y épier une occasion favorable ; ou bien livrer bataille sur un sol impraticable, à la vérité, aux évolutions de la cavalerie, mais qui, grâce à la crête terminant la direction d'attaque de l'ennemi, offrait une position suffisamment avantageuse pour qu'on pût courir les chances de la lutte.

Le bailli Jean de Ochsenstein, ainsi que plusieurs personnages importants, pleins de confiance dans la valeur des troupes, étaient partisans d'une action immédiate. Leur point de vue l'emporta.

La longue colonne se disloqua ; en tête, les chevaliers, rejoints entre temps par l'avant-garde de cavalerie venue de Sempach, mirent pied à terre sur l'ordre du duc ¹. Quelques-uns coupèrent le bout de leur encombrante « poulaine ». Puis, sur la crête, on forma la ligne de combat. Les chevaliers étaient désignés pour constituer l'aile gauche, les gens de pied (bourgeois et paysans) devant se placer à l'aile droite. En fait, l'étroitesse du champ de bataille ne permit pas un déploiement complet ; les chevaliers, placés coude à coude, lances en

¹ Faire mettre pied à terre aux chevaliers n'était pas un fait extraordinaire à cette époque. Cette mesure s'explique par les récentes et fâcheuses expériences de la cavalerie et le prestige acquis par les gens de pied, qui, après avoir blessé les coursiers, devenaient de redoutables adversaires.

avant, formèrent donc une première ligne. L'infanterie, et peut-être aussi un contingent de cavaliers, resta en seconde ligne, jouant le rôle d'une réserve destinée à n'intervenir que lorsque la chevalerie aurait récolté tout l'honneur de la victoire.



Le train, les valets, les chevaux et les chars trouvèrent en arrière de la crête leur place naturelle.

Ces mouvements s'exécutèrent en toute tranquillité. Les Confédérés ne faisaient pas mine de quitter l'abri du Meierholz. Eurent-ils un moment la pensée d'attirer leurs adversaires à la lisière du bois, sur un terrain coupé de petits ruisseaux ? C'est possible.

Quoi qu'il en soit, ils purent bientôt se convaincre que les Autrichiens ne bougeraient pas de la crête. Ayant reposé leur monde, les chefs résolurent donc de marcher à l'ennemi.

On a dit que cette attaque des Suisses s'était opérée d'une

façon tumultueuse, sous la pression d'éléments indisciplinés. Rien, dans les documents, ne donne prise à une supposition semblable. L'hésitation qui précéda la bataille permet d'affirmer, au contraire, que l'action fut le résultat d'une décision pesée et réfléchie.

A midi, à l'heure où le soleil tombant d'aplomb rendait la chaleur presque intolérable pour les chevaliers bardés de fer, les Confédérés formèrent un rectangle, sur un front de 80 hommes de large et de 25 hommes de profondeur. A droite se trouvaient les Lucernois, puis, de droite à gauche, les Schwytzois, les Uranais et enfin les Unterwaldiens, à l'extrême gauche. Les alliés et les mercenaires avaient été répartis par fractions égales dans les corps principaux.

Puis la petite armée s'avança par une marche oblique contre la longue ligne des chevaliers, présentant ainsi à ses adversaires un coin en losange. Remontant la pente qui sépare le Meierholz de sa crête, elle se trouva bientôt en face d'un mur hérissé de pointes, au-dessus duquel flottaient des centaines de bannières et de fanions.

Un grand cri. Un choc. L'angle d'attaque se froisse, s'émousse contre la muraille de fer. Le premier élan des Confédérés se brise comme la vague sur le roc. Soixante hommes gisent à terre. Bousculée, la troupe suisse redescend lentement le glacis que, dans ses efforts successifs, elle cherchera vainement à remonter.

Et maintenant commence un combat désespéré de plusieurs heures. Ce n'est pas la bataille courtoise des chevaliers, avec défis et cavalcades, le tournoi réglé où les deux partis, d'un commun accord, suspendent le combat pour se reposer. Non, c'est le corps à corps de deux lutteurs, accrochés l'un à l'autre, et qui, entre deux soubresauts, ne desserrent pas leur étreinte pour reprendre haleine.

La ligne autrichienne, moins profonde, mais plus étendue que le front des Suisses, se rabat graduellement sur le petit corps des Confédérés, qu'elle enveloppe de trois côtés. Le désordre augmente. L'avoyer Gundoldingen tombe. La bannière lucernoise s'échappe des mains mourantes qui la tenaient. C'est en vain qu'on essaie de frapper le manche des lances ;

le bois de frêne en est garni de fer et résiste à tous les coups. C'est en vain que tantôt sur un point tantôt sur un autre, on essaie de creuser une brèche dans le rempart ennemi.

Léopold suit, avec satisfaction, le cours de la bataille. Il croit la victoire assurée ; derrière la ligne, il arme chevaliers quelques-uns des plus valeureux combattants. Il renvoie avec humeur à Sursee son fou qui s'obstine à lui prédire sa mort.

Déjà, quelques Suisses fuient et gagnent le Meierholz. A cet instant tragique se produit, dans des circonstances imprécises encore, l'incident qui va déterminer la journée, la pression qui enfoncera et désagrègera la ligne autrichienne.

Les Unterwaldiens, à l'aile gauche du corps suisse, tentent un suprême effort pour se dégager de l'étreinte qui les enveloppe. Un homme, raconte la tradition, Arnold Winkelried, de Stans, jettant un bref appel, se précipite en avant, tombe et entraîne dans la chute les chevaliers aux lances desquels il s'est accroché. Sur ses pas, les Confédérés élargissent l'entaille. Par un brusque retour, l'agilité reprend ses droits sur la force du poids et du nombre. Les chevaliers suffoquent, se débattent, impuissants sous leur lourde carapace. Les haches frappent ; les couteaux se glissent au défaut des armures. Tout cède devant une ruée irrésistible.

Les Suisses regagnent le terrain perdu ; ils remontent le glacis et se taillent jusqu'à la crête un chemin sanglant. Ils reçoivent, semble-t-il, quelques renforts¹. Les fuyards reprennent leur place à côté des camarades. Il s'opère un revirement extraordinaire.

Cependant la seconde ligne autrichienne, l'infanterie, encore intacte, entre au combat et, avec elle, le duc et sa suite.

Elle se comporte vaillamment. Ces bourgeois de l'Argovie, de la Forêt Noire, du Tyrol, ces clients des Habsbourg, qui n'ont pourtant pas à se louer de leurs maîtres, font de leur mieux pour sauver l'honneur de la maison.

Le soleil s'incline déjà sur l'horizon. Une mêlée confuse s'engage. La forêt des bannières autrichiennes est couchée par l'attaque comme les sapins par le vent d'orage. L'emblème des

¹ Probablement des détachements isolés et des paysans des environs restés jusqu'alors spectateurs hésitants de la lutte.

Habsbourg, que tient Ulrich d'Aarberg, les drapeaux de la Ligue de Saint-Georges, ceux des cités de Fribourg en Brisgau, de Lenzbourg, de Rheinfelden, de Schaffhouse, de Mellingen, de Bremgarten, combien d'autres encore vers lesquels regardaient les seigneurs ou les bourgeois, sombrent, pêle-mêle, dans la tourmente.

Malgré les objurgations de ses amis, Léopold se jette dans le remous ; il découvre son visage qu'encadrent ses cheveux blonds flottants ; il agite son casque, il dresse sur son cheval sa stature élégante et fière. « Plutôt la mort que le déshonneur, avait-il dit avant la bataille ; je veux mourir avec mes chevaliers et mes gens d'armes. » Il tient parole. A l'emplacement aujourd'hui marqué par la chapelle commémorative, il tombe percé de coups. Ses écuyers se font assommer sur son cadavre.

Il est 8 heures du soir. Des cris de désarroi retentissent de partout, redoublant l'ardeur des Confédérés. Les mercenaires de l'armée autrichienne lâchent pied les premiers. Les valets, qu'appellent en vain les chevaliers démontés, fuient, éperdus. Les coursiers hongrois, effrayés par le tumulte, s'échappent au galop dans toutes les directions.

De la hauteur, l'arrière-garde arrivée trop tard sur le champ de bataille, voit la partie perdue. Son chef, Reinhard de Wehingen, bat en retraite sur Sursee, où il s'enfermera et où il recueillera les débris de la déroute.

Les rayons du soleil couchant éclairent un affreux carnage. Le drame se termine. Au crépuscule la belle armée du duc Léopold n'existe plus.

IV

Si formidables que pussent leur apparaître déjà les conséquences de la victoire, les Confédérés ne pouvaient, au premier moment, en comprendre toute l'étendue.

Fatigués de frapper, ils restèrent trois jours sur le lieu de leur triomphe, sans poursuivre leurs ennemis dispersés¹. Ils sortirent de dessous les monceaux entassés leurs propres morts

¹ Seule une troupe d'Unterwaldiens et de Glaronnais poussa jusque sous les murs de Sursee ; mais la ville était fermée. Il n'y eut pas d'autre poursuite, par bonheur pour les Autrichiens.

— 120 cadavres suivant les uns, 200 suivant les autres, — parmi lesquels le landamman d'Uri et l'avoyer de Lucerne. Ils ramassèrent un riche butin. Selon l'usage, ils rendirent à l'ennemi un grand nombre de corps, ceux, entre autres, de 170



La bataille de Sempach, d'après la Chronique de Stumpf (1548).

chevaliers, fleur de la noblesse allemande et autrichienne¹. Puis ils se hâtèrent de mettre en terre tous ceux que le soleil de juillet menaçait de décomposition rapide. Ils estimèrent à 1500 — dont 400 chevaliers — le chiffre de ceux que leur fureur avait immolés. Le duc Léopold fut enseveli à l'église de Königsfelden, en Argovie, avec 25 fidèles. Sur le lieu du combat, on éleva un ossuaire et une chapelle commémorative.

Une courte trêve intervint. Entre temps, Berne, que l'occupation de Willisau par les Autrichiens avait secouée de son

¹ Quatre-vingts chars vinrent, le lendemain de la bataille, chercher les cadavres autrichiens. Ce chiffre montre l'importance des trains dans l'armée de Léopold.

inaction, était enfin entrée en campagne. La lutte recommença, on conçoit aisément dans quelles conditions. L'histoire de Næfels nous donnera l'occasion d'en reprendre le récit.

La mort du brillant Habsbourg, l'anéantissement d'une armée de chevaliers par cette troupe de paysans et de bourgeois, le nouveau succès tactique de l'infanterie, produisirent une impression dont les documents ne peuvent nous donner qu'une idée très affaiblie.

D'un côté, la stupeur de la catastrophe, les plaintes, le désespoir et la colère, de l'autre côté l'enivrement du triomphe, l'ironie sauvage, la joie insolente, tels étaient les sentiments auxquels chacun, en Helvétie et en Europe, donnait libre cours, suivant ses haines ou ses sympathies.

Le parti populaire relevait fièrement la tête. Il reprenait une force nouvelle, même dans les villes où prévalaient les tendances habsbourgeoises, comme Fribourg en Nuithonie.³

Fait remarquable, à une époque où les nouvelles lentement transmises ne dépassaient guère les limites restreintes d'une région ou d'un pays, le bruit de cette journée mémorable vint frapper des oreilles lointaines : un chroniqueur de Lubeck, non loin de la Baltique, parle de la grande victoire des Suisses sur le duc.

Il est même curieux de constater que les documents locaux ne font qu'une très brève mention de l'événement, tandis que ce sont les sources étrangères qui nous en fournissent les détails.

Les historiens autrichiens considérèrent, avec raison, le 9 juillet 1386 comme un symbole de malheur pour leur maison. En effet, de tout un siècle, la maison des Habsbourg ne se releva pas de ce coup. Jusqu'aux jours de Maximilien et de Charles-Quint, elle passa à l'arrière-plan de la politique européenne et ne joua plus qu'un rôle effacé.

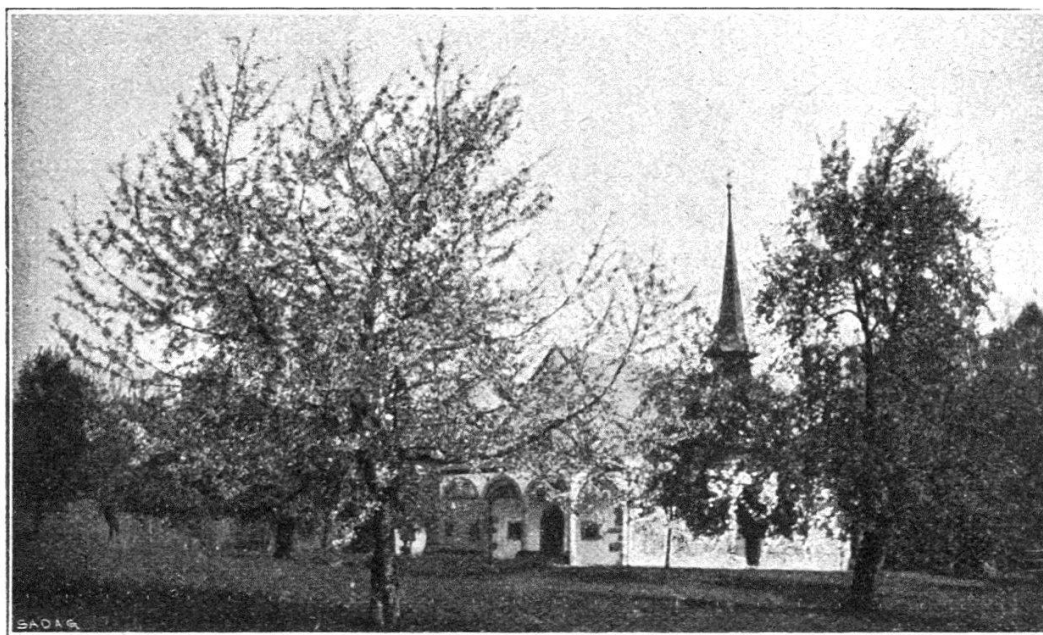
On s'explique la soif de revanche qui animait les Autrichiens pendant la fameuse guerre civile, qu'ils avaient réussi à allumer, entre Zuricois et Confédérés, dans la première moitié du xv^{me} siècle. A cette époque-là, ils jetaient leurs mauvais souvenirs à la face des Suisses, race maudite, leur reprochant « la mort du prince » et « le noble sang répandu ».

Les Suisses répondaient par les sanglants sarcasmes qui

se retrouvent plus tard dans leurs chansons de Sempach, ces « Sempacherlieder » en vers latins ou allemands, qui servaient encore de refrains de marche aux guerriers des Liges pendant les campagnes d'Italie.

Il paraissait évident que jamais rien ne pourrait combler le fossé creusé entre les deux peuples.

Sempach, avons-nous dit, marque une fin et un commen-



Chapelle et ossuaire de Sempach.

cement. Cette victoire a consacré l'existence de la Confédération en tant que nation. Elle a séparé les destinées politiques de l'Helvétie de celles de la Souabe.

Tandis que les communautés suisses sauvaient le principe républicain au sud du Rhin, les villes souabes et rhénanes, désunies, se faisaient définitivement écraser en 1388 par la noblesse à la bataille de Dörfingen. Les grands princes jetaient la base territoriale des Etats allemands et assuraient le triomphe futur de l'idée monarchique sur la rive droite.

Lorsqu'en 1415, les Confédérés [auront conquis l'Argovie, le grand fleuve ne sera plus seulement la limite entre deux provinces d'Empire, ce sera la frontière morale qui séparera deux nations, deux mentalités, deux systèmes politiques.

Sempach est le premier jalon posé sur la voie que viendront

marquer la guerre de Souabe en 1499 et la paix de Westphalie en 1648.

Voilà pourquoi, dans l'histoire et dans les traditions du peuple suisse, ce nom marque une empreinte ineffaçable.

Ce qui a le plus impressionné la postérité dans le récit de ce duel tragique, c'est assurément le revirement extraordinaire qui se produisit au milieu du combat et qui assura aux Suisses leur victoire miraculeuse. Tous les historiens sont d'accord sur l'exactitude de ce brusque changement de fortune.

Mais leur unanimité est moins complète lorsqu'ils considèrent la figure de l'homme que la tradition fait surgir au milieu du désarroi et qui, par son sacrifice, ouvrit le chemin à ses camarades.

Ici se pose la question délicate dont récemment le *Drapeau suisse* a fait l'objet d'un concours à propos des origines de la Suisse primitive : histoire ou légende ?

Disons-le tout de suite, cette question, examinée du point de vue scientifique, n'est pas tranchée. Incontestablement, elle abonde en hypothèses troublantes.

Pourquoi ce personnage du « fidèle Confédéré », qui n'est mentionné dans aucune chronique contemporaine, n'apparaît-il que dans un seul document du siècle suivant ? Pourquoi son rôle ne se précise-t-il qu'au xvi^e siècle ? L'épisode n'avait-il pas été créé de toutes pièces par l'ardente imagination des poètes, désireux d'enrichir encore un récit déjà glorieux ? N'avait-on pas rétrospectivement placé à la bataille de Sempach le sacrifice d'un héros des campagnes d'Italie ?

D'autre part, « Erni » Winkelried a vécu, au pays d'Obwald, dans la seconde moitié du xiv^e siècle. Son existence, contrairement à celle de Tell, est prouvée historiquement. Il appartenait à une famille de chevaliers, déchu matériellement et qui n'occupait plus qu'une situation modeste. Son acte de dévouement peut fort bien n'avoir été connu et célébré d'abord que dans son canton, ce qui expliquerait le silence des chroniqueurs suisses. Les Autrichiens ont avancé beaucoup de raisons pour expliquer leur défaite, la chaleur, la pesanteur des armures, etc. Elles sont vraisemblables. Mais on peut tout aussi bien admettre que la brusque pression qui fit sauter la

ligne des chevaliers a été le fait d'un homme particulièrement vigoureux et brave. A cet égard, la critique impitoyable n'a rien détruit encore¹. Il y a toujours place dans nos annales pour le sublime dévouement d'Arnold Winkelried. Le noble souvenir de ce héros, à la fois symbole et réalité, peut encore, comme nous le dit notre chanson de Sempach, « nous guider dans les combats ».

B. DE CÉRENVILLE,
capitaine d'infanterie.

¹ Sur ce point, nos grands historiens nationaux sont divisés. Pierre Vaucher réserve prudemment l'épisode du « fidèle confédéré ». Dierauer le discute, mais sans pouvoir se résoudre à l'adopter. Par contre, Daguet et Dændliker restent résolument affirmatifs. Oechsli l'est également, pour l'ensemble du récit.

